

PICPUS ET SES DOUBLES

Michel LEMOINE & Laurent DEMOULIN

Université de Liège

UN ROMAN A LA GENESE PARTICULIERE

Invité à l'Assemblée Générale des Amis de Simenon, qui s'est tenue le 25 mai 2014 à Bruxelles dans les locaux du théâtre Poème 2, le cinéaste Jacques Fansten s'est entretenu avec Jacques De Decker des trois téléfilms qu'il a adaptés de romans de Simenon : *Le Mouchoir de Joseph* (1988), d'après *Chez Krull*, *Un échec de Maigret* (2003) et *Signé Picpus* (2003). À propos de cette dernière adaptation, le réalisateur a déclaré qu'il avait constaté, à la lecture du roman, plusieurs anomalies qu'il avait tenté de transposer de diverses manières à l'écran. Sans que Jacques Fansten se soit étendu autrement sur ce point, secondaire par rapport à l'ensemble de son entretien, nous avons aussitôt pensé que ces anomalies romanesques avaient peut-être pour origine les conditions dans lesquelles cette enquête de Maigret avait été écrite. Bien que ces conditions soient connues depuis très longtemps dans le monde des amateurs simenoniens, elles ont été brièvement exposées par Michel Carly¹ au XXI^e siècle seulement. Ces circonstances particulières méritent d'être rappelées, affinées et complétées.

Le 18 novembre 1941, le quotidien *Paris-soir* espère sans doute séduire ses lecteurs grâce à un titre attrayant, « Voulez-vous collaborer avec Georges Simenon ? », suivi du sous-titre « Signé Picpus ou La Grande Colère de Maigret », dans lequel on n'a évidemment aucune peine à reconnaître un... titre de roman. Explications :

¹ Michel CARLY, *Simenon. Les Années secrètes. Vendée 1940-1945*, Le Château d'Olonne, Éditions d'Orbestier, 2005, p. 45-46. Et *Les Secrets des « Maigret »*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 2011, p. 55-56.

Tel est le titre du prochain roman que Georges Simenon va écrire avec la collaboration des lecteurs de *Paris-soir*.

Nous allons vous présenter trente personnages parmi lesquels vous choisirez les quinze visages que Georges Simenon animera pour vous autour du sympathique commissaire Maigret.

Vous désignerez également la victime.

Des bulletins de vote seront publiés à cet usage.

Quelques précisions le 20 novembre sous le titre « Signé Picpus » :

Paris-soir et Georges Simenon vont vous présenter à partir de demain, par groupes de cinq, trente personnages parmi lesquels vous êtes priés de faire votre choix.

Désignez-nous, à partir du 26 novembre jusqu'au 28 au soir, les quinze visages que vous aimeriez voir vivre dans le prochain roman de Georges Simenon :

Signé Picpus
ou La Grande Colère
de Maigret

Et n'oubliez pas de choisir la victime.

L'auteur de tant de sensationnels romans policiers s'engage à nous donner les premières pages de ce roman pour le 10 décembre.

Tout est donc on ne peut plus clair. Pourtant, on n'aura sans doute pas manqué d'être intrigué, dans ces deux présentations complémentaires, par l'expression « les quinze visages » pour désigner aux lecteurs les personnages à élire. C'est que ceux-ci ne seront pas seulement identifiés par un nom et/ou un prénom, une périphrase, voire une fonction : ceci aurait été d'un banal plutôt ennuyeux. Outre ces renseignements, le journal, probablement avec l'assentiment de Simenon, donnera en effet un visage aux personnages, en l'occurrence des portraits d'acteurs bien connus à l'époque. Ainsi, le lecteur, en élisant un personnage, élit en même temps une tête qu'il connaît déjà. Six jours durant, *Paris-soir* va donc proposer à son lectorat six fois cinq personnages doublés par autant de visages. On trouvera ci-dessous la liste des uns et des autres tels qu'ils sont présentés.

Certains acteurs, on le constatera, sont bien oubliés aujourd'hui et nous avons ajouté entre crochets quelques informations à leur sujet. *Sic transit gloria peopli*.

Le 21 novembre :

- Isidore = Aimos [Raymond Arthur Caudrilliers, dit (Raymond) Aimos, 1891-1944] ;
- M^{lle} Jeanne = M^{me} Mary Malbos ;
- Le vieux Jef = Sinoël [Jean Léonis Bies, dit (Jean) Sinoël, 1868-1949] ;
- Emma = M^{lle} Paulette Dubost [Paulette Marie Emma Deplanque, dite Paulette Dubost, 1910-2011] ;
- Bulard le Chauve = Jean Dumontier [1899-1966] ;
- exceptionnellement, un sixième personnage doublé par un portrait plus grand que les précédents : le commissaire Maigret = Constant Rémy [1882-1957].

Le 22 novembre :

- M^{me} Baffoin = M^{me} Jeanne Fusier-Gir [1885-1973] ;
- Jules = Pierre Labry [1885-1948] ;
- Babette = M^{me} Yvonne Ducos [Jeanne Louise Yvonne Ducos, dite Yvonne Ducos, 1887-1966] ;
- Louis Couteau = René Bergeron [1890-1971] ;
- Germaine Poissonnet = M^{me} Marie Aix.

Le 24 novembre :

- Octave Le Cloaguen = Maxudian [Max Algop Maxudian, 1881-1976] ;
- Mme Roy = Alice Tissot [Alice Claire Marie Tissot, 1890-1971] ;
- Le brigadier Lugas (*sic*) = Pierre Larquey [1884-1962] ;
- Mme Jules = Marguerite Ducouret [1893-1971] ;
- Camille Claes = Jean Brochard [1893-1972].

Le 25 novembre :

- Le fils Robinson = Georges Marchal [Georges Louis Marchal, 1920-1997] ;
- Antoinette Le Cloaguen = M^{me} Sylvie [Louise Pauline Mainguené, dite Sylvie ou Louise Sylvie, 1883-1970] ;
- Gisèle Le Cloaguen = M^{me} Suzet Maïs [1908-1989] ;
- La belle Gabrielle = M^{me} Juliette Verneuil [Juliette Bellonie Marie Vauxheret, dite Juliette Verneuil, 1893-1984] ;
- Popaul = Arthur Devère [Arthur Opdeweerd, dit Arthur Devère, 1883-1961].

Le 26 novembre :

- Albert Boissinot = Roger Legris [Jean-Roger Legris, dit Roger Legris, 1898-1981] ;
- M^c Douchery = Louis Salou [Louis Vincent Goulven Salou, dit Louis Salou, 1902-1948] ;
- L'homme au cabriolet vert = Maurice Rémy ;
- Le marquis de Chaillon = Marcel Vallée [Marcel Alexandre Armand Vallée, dit Marcel Vallée, 1880-1957] ;
- Jacques Renelleau = Jean Tissier [1896-1973].

Le 27 novembre :

- M^{lle} Berthe = M^{lle} Simone Alain ;
- M^{me} Maigret = M^{me} Claudie de Sivry [1884-1959] ;
- Justin Roy = Jean Servais [1910-1976] ;
- Joseph = Daniel Lecourtois [1902-1985] ;
- M. Blaise = Carette [Julien Henri Carette, dit Carette, 1897-1966].

Les lecteurs du quotidien sont donc maintenant en possession de tous les éléments leur permettant de choisir les personnages, mais comment procéder ? L'édition du 28 novembre les en informe :

Pour collaborer au roman que Georges Simenon va écrire spécialement pour vous, il suffit de conserver sur la liste que vous trouverez en 4^e page les quinze noms que vous avez retenus et de barrer les autres. Écrire également le nom de la victime choisie par vous.

Les dernières réponses reçues devront nous parvenir le 28 au soir.

Pourtant, si l'on se reporte à la liste de la quatrième page, celle-ci ne laisse pas de surprendre puisqu'elle contient des différences par rapport à ce que les lecteurs de *Paris-soir* ont pu lire du 21 au 27 novembre dans leur journal favori et ces différences concernent treize personnages sur les trente (oui : treize !), qu'il s'agisse de transformations ou de précisions : M^{lle} Jeanne est dite voyante extra-lucide (*sic*) ; Jef devient Jefke, mais n'est plus dit vieux ; Emma est la bonne de la crémère ; M^{me} Baffoin est une concierge ; Louis Couteau est caviste ; le brigadier Lucas récupère son C traditionnel ;

Antoinette et Gisèle Le Cloaguen deviennent respectivement M^{me} et M^{lle} ; Maître Douchery se transforme en Donchery et exerce la profession de notaire ; le marquis de Chaillon reste marquis, mais de Chaillou ; Jacques Renelleau devient Kenelleau ; Mlle Berthe est promue sténo-dactylo ; Joseph acquiert un patronyme : Mascouvin.

Le 2 décembre, *Paris-soir* entend calmer ses lecteurs fébriles dont on devine qu'ils trépignent d'impatience — ce qui peut paraître étonnant si l'on songe à l'actualité de cette année 1941 :

L'appel de Georges Simenon a été entendu. Les personnages de

Signé Picpus

ou

La Grande Colère de Maigret

commencent à s'agiter devant nous.

Le dépouillement du volumineux courrier se poursuit hâtivement. Nous ne pensons pas pouvoir en donner le résultat avant le 4 décembre.

En fait, c'est le 5 décembre seulement qu'une proclamation partielle des résultats est livrée aux « amis lecteurs » de *Paris-soir* sous la forme des cinq premiers personnages plébiscités. À tout seigneur tout honneur, le commissaire Maigret décroche la première place. Tiens ! On avait pourtant cru comprendre qu'il était hors concours puisque trente autres personnages avaient été proposés. Viennent ensuite, au terme d'un sprint que l'on suppose serré, on n'ose dire assassin, le brigadier Lucas, M^{lle} Jeanne, voyante extra-lucide (*sic*), l'homme au cabriolet vert et Emma, la bonne de la crémière. Il faut pourtant attendre le 8 décembre pour que ce résultat soit répété – pour confirmation ? –, accompagné des photos d'acteurs égrenées en novembre. Le lecteur perspicace aura-t-il remarqué que la photo de Paulette Dubost n'est plus la même que celle du 21 novembre ? Quant à Mary Malbos, elle se nomme ici Marie Melbos.

Cinq autres personnages arrivent groupés le 9 décembre, accompagnés des acteurs leur correspondant : M^{lle} Gisèle Le Cloaguen, Octave Le Cloaguen, M^{me} Antoinette Le Cloaguen [on soupçonne les Le Cloaguen d'ententes illicites au sein du peloton], Joseph Mascouvin et M^{lle} Berthe, sténo-dactylo. Du côté photographique, on remarquera que Suzet Maïs, représentant Gisèle Le Cloaguen, a droit à une photo plus grande que les autres [serait-ce en raison de son regard sévère et ténébreux ?]. Par ailleurs, Simone Alain devient Simone Allain². Enfin, le 10 décembre se présente le *gruppetto*, constitué de quatre personnages, et non cinq comme prévu (les lecteurs toujours en vie de *Paris-soir* se demandent encore pourquoi) : M. Blaise, Just. Roy, Isidore et M^{me} Roy, illustrés par les photos des acteurs retenus. Et le quotidien d'annoncer fièrement en caractères gras : « *Signé Picpus* commence demain ». Effectivement, *Signé Picpus ou La Grande Colère de Maigret* paraîtra bien dans les colonnes de *Paris-soir* du 11 décembre 1941 au 21 janvier 1942 avant d'être édité en 1944 seulement, amputé de la deuxième partie de son titre. Entre-temps, on aura pu voir sur les écrans, dès 1943, le film de Richard Pottier, *Picpus* tout court, avec Albert Préjean dans le rôle de Maigret³. On notera pour l'anecdote que deux acteurs figurant parmi ceux qui prêtaient leurs traits aux personnages dans *Paris-soir* en 1941 se sont retrouvés dans le film de Pottier : Marguerite Ducouret dans le rôle d'une M^{me} Cognet et Jean Tissier dans celui de Mascouvin.

C'est le moment de faire le point sur cette question du choix des personnages en les confrontant à ceux qui peuplent le roman. Si l'on compte Maigret parmi eux, quatorze ont donc finalement été élus, et non quinze, sur les trente et un, et non trente, nominés. De ces quatorze, treize figurent effectivement dans le roman puisque l'un d'entre eux, Justin Roy, disparaît

² S'agirait-il alors de Raymonde Jeanne Simone Allain (1912-2008), élue Miss France en 1927 avant de devenir actrice ?

³ Si le volume de 1944, qui comprend aussi *L'Inspecteur Cadavre*, *Félicie est là* et les *Nouvelles exotiques*, est intitulé *Signé Picpus*, c'est sans doute parce que le roman était déjà connu, non seulement par sa prépublication dans *Paris-soir*, mais surtout grâce au film de Pottier, qui avait été un grand succès même si Albert Préjean y campait un commissaire Maigret peu crédible. Parmi l'abondante filmographie inspirée par les fictions de Simenon, on se demandera si *Picpus* n'est pas le seul film adapté d'un roman qui n'a pas encore vu le jour en volume.

purement et simplement. Les treize « survivants » sont-ils conformes à ce qu'annonce leur présentation ? Si la réponse à cette question s'avère positive, il faut cependant apporter des remarques concernant cinq personnages :

- M^{lle} Jeanne est bien voyante, mais le roman nous apprend qu'elle s'appelle en réalité Marie Picard. Elle est assassinée dès le chapitre premier du roman, ce qui fait d'elle la victime que réclamait *Paris-soir* à ses lecteurs les 18, 20 et 27 novembre. Toutefois, si les éditions de décembre que nous avons mentionnées annoncent les choix des personnages, jamais elles ne livrent le nom de la victime. Dissimulation délibérée ou non ? À moins que les coupures du journal conservées par le Fonds Simenon de l'Université de Liège ne soient incomplètes ?
- L'homme au cabriolet vert est bien présent dans le roman où il se prénomme et surnomme Justin de Toulon. Est-ce en raison de l'analogie des prénoms que Justin Roy a été éliminé ? Certainement pas puisque le roman compte aussi une M^{me} Roy à laquelle on présume que Justin Roy aurait dû être apparenté.
- La fonction actantielle d'Octave Le Cloaguen est capitale dans le roman puisque ce personnage fait l'objet d'une usurpation d'identité et celui que le lecteur prend pendant la plus grande partie de l'enquête pour Octave Le Cloaguen se nomme en réalité Picard. Tout comme pour M^{lle} Jeanne, la présentation a-tu ce patronyme.
- Si M^{lle} Berthe est bien sténo-dactylo, le roman lui attribue un nom : Janiveau.
- M. Blaise, lui, reçoit un prénom dans le roman : Émile.

Il faut surtout remarquer que le roman compte trente-quatre personnages supplémentaires nommés, prénommés ou surnommés. Certes, la plupart ne sont que des utilités, mais que seraient les romans de Simenon sans ces utilités qui suggèrent notamment la vie grouillant autour des protagonistes ? D'autres jouent un rôle essentiel, comme ce Picard mentionné ci-dessus ou

Catherine Biron, née Le Cloaguen. Enfin, parmi les trente-quatre, trois ont fait l'objet de la présentation préalable dans *Paris-soir* : M^{me} Baffoin, qui est bien concierge et reçoit le prénom d'Eugénie, M^{me} Maigret et Jules.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de dresser en outre la liste des personnages pressentis, mais éliminés, non seulement pour le plaisir de les énumérer en une sorte d'inventaire à la Prévert, mais pour mettre cette distribution en parallèle avec les répertoires mystérieux issus de ces enveloppes jaunes préparant des romans avortés ou abandonnés en cours de rédaction. Voici donc, par ordre d'entrée en scène selon *Paris-soir* : (le vieux) Jef(ke), Bulard le Chauve, Babette, le caviste Louis Couteau, Germaine Poissonnet, M^{me} Jules, Camille Claes, le fils Robinson, la belle Gabrielle, Popaul, Albert Boissinot, le notaire Douchery ou Donchery, le marquis de Chaillon ou de Chaillou et Jacques Renelleau ou Ketelleau. Les patronymes Chaillou et Claes ne sont pas inconnus de l'onomastique simenonienne, tandis que les autres n'y apparaissent jamais. On ne nous ôtera cependant pas de l'idée que Renelleau ou Ketelleau est apparenté aux Retailleau de *L'Inspecteur Cadavre*, roman composé en 1943, peu après *Signé Picpus*.

*

Le laps de temps très court séparant la fin du dépouillement et le début de la parution en feuilletons dans *Paris-soir* expliquerait-il les anomalies relevées, comme nous en émettions l'hypothèse au début de ces réflexions ? On ne peut pas négliger cet aspect, même si l'on sait que Simenon écrivait très vite et qu'il n'accordait pas à ses « Maigret » la même attention qu'à ses romans durs. Toutefois se pose un sérieux problème de chronologie puisque *Signé Picpus* est réputé avoir été écrit en juin 1941⁴. Somme toute, outre ces

⁴ Claude MENGUY, « Essai de chronologie rédactionnelle de l'œuvre romanesque et autobiographique de Georges Simenon publiée sous son propre patronyme », dans *Cahiers Simenon*, n°9, *Traversées de Paris*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1996, p. 170. L'érudit bibliographe, qui connaissait évidemment l'existence des articles de *Paris-soir* analysés plus haut, justifie son positionnement chronologique par la date figurant dans le Livre de comptes de Simenon, soigneusement conservé au Fonds Simenon, document

détails ponctuels, une rédaction entreprise dans l'urgence⁵ pourrait expliquer l'intrigue délirante, invraisemblable, compliquée à l'excès, chose plutôt rare chez Simenon, et l'apparition, *in fine*, de personnages du meilleur type *deus ex machina* : Catherine Biron, sœur d'Octave Le Cloagen, et la fille de l'éleveur argentin, bienfaiteur d'Octave Le Cloaguen, accompagnée de son sigisbée José.

Plusieurs arguments plaident pourtant en faveur d'une rédaction antérieure, antérieure en tout cas à décembre :

- La liste des « trente » personnages parmi lesquels il fallait choisir a bien dû être fournie à *Paris-soir* par Simenon. Quand ? Longtemps avant le 18 novembre 1941 ?
- La liste des personnages élus par les lecteurs a-t-elle été vérifiée par une instance de confiance avant d'être publiée dans le journal ? Sinon, on pourrait penser à une affaire montée de toutes pièces dans un but publicitaire par le quotidien et... Simenon lui-même. Celui-ci, on le sait, était un adepte du marketing avant la lettre. Faut-il rappeler l'affaire de la « cage de verre »⁶ ?
- La deuxième partie du titre, *La Grande Colère de Maigret*, laisse penser que l'auteur avait une idée au moins du sujet de son roman⁷.

certes précieux, mais dont on sait qu'il n'est pas fiable à 100 % (voir Pierre DELIGNY, « Petit discours sur la méthode de "rechronologisation" », introduction à Claude MENGUY, article cité, p. 122 et 139). S'appuyant sur les documents de *Paris-soir* auxquels nous nous attachons dans cet article, Michel CARLY a suggéré en 2007, au moment de la parution de l'intégrale *Tout Maigret* chez Omnibus, de modifier la date de rédaction de *Signé Picpus* et proposé fin 1941 ; voir aussi *Les Secrets des « Maigret »*, *op. cit.*, où l'essayiste était sa position.

⁵ Un article paru dans la presse provinciale et consacré aux conditions particulières de rédaction de *Signé Picpus* propose de désigner ce roman par l'expression « roman express » (BEJU, « Collaboration littéraire », *Indépendant de la Charente-Maritime*, 26 novembre 1941). Cet article n'hésite pas à faire de Simenon « notre compatriote ». Il ignore donc que ce « compatriote » a quitté la Charente-Maritime, où il n'habitera jamais plus, pour se réfugier dans le département de la Vendée.

⁶ Sur cette affaire, voir, parmi tant d'autres références possibles, Michel LEMOINE, *Simenon. Écrire l'homme*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 2003, pp. 30-31.

⁷ Cette colère éclate dans les chapitres 5 et 10. Elle est due à la manière dont est traité Picard, le faux Octave Le Cloaguen, par Antoinette Le Cloaguen qui le fait passer pour son époux. D'une façon plus générale, elle se produit quand le commissaire est écéuré par cette sordide histoire d'argent.

On aimerait consulter des traces d'une correspondance entre Simenon et *Paris-soir* au sujet de cette affaire. La correspondance avec Gallimard, l'enveloppe jaune ou le manuscrit pourraient également être instructifs. D'ailleurs, où était Simenon dans la deuxième moitié de 1941 ? Tout le temps au château de Terre-Neuve de Fontenay-le-Comte ?

SENS ET ABSENCE DE RÉTICENCE

Cette genèse particulière a donc sans doute laissé des traces sur la facture du roman tel qu'il peut être lu aujourd'hui. Cependant, devant tant de questions encore irrésolues, il serait vain de chercher à circonscrire précisément ces traces. Tout juste peut-on souligner le passage suivant, qui est peut-être motivé par une allusion à la campagne de *Paris-soir* :

Des millions de gens, en ouvrant leur journal, cherchaient ce nom [Picpus] dans les titres en gros caractères. On en faisait une scie.⁸

Mais les références au monde de la presse sont loin d'être rares dans la série : la présence même de cette allusion est donc conjecturale. Toutefois, s'il n'est pas aisé de savoir si les conditions de rédaction de *Signé Picpus* expliquent le caractère inhabituellement abracadabrant⁹ de cette enquête, du moins pouvons-nous à présent tenter de définir cette incongruité en nous référant à la grille d'analyse proposée par Jean-Louis Dumortier pour le présent dossier de *Traces*, c'est-à-dire à l'esthétique de la réticence de Simenon, qui lui interdit de livrer aux lecteurs des explications psychologiques, sociologiques ou anthropologiques trop explicites. Le cas de figure envisagé ici est celui du contre-exemple : Simenon, pour une fois, n'a guère fait montre de réticence au moment de justifier les actes des uns et des autres. Nous n'allons donc pas traquer les « anomalies » évoquées par le

⁸ SIMENON Georges, *Signé Picpus*, dans *Œuvres complètes*, tome XI, Lausanne, Éditions Rencontre, 1968, p. 77. Nous nous contenterons dorénavant de citer le numéro de pages entre parenthèses.

⁹ Simenon emploie lui-même le terme dans un passage presque réflexif : « [...] Paris est peuplé de milliers et de milliers de phénomènes de cette sorte, d'existences mystérieuses et abracadabrantes qu'on ne découvre que rarement, à la faveur d'un drame. » (p. 78)

cinéaste Jacques Fansten — cela nous amènerait à entrer, de façon fastidieuse, dans de trop menus détails d'une intrigue complexe —, mais nous pencher sur les conséquences narratives et esthétiques de cette complexité.

Commençons donc par elle : elle est due au caractère double, voire triple, de l'intrigue. Maigret doit ici résoudre deux mystères distincts et, ensuite, les nouer entre eux. La première énigme est centrée, on l'aura compris, sur l'assassinat de Jeanne, une diseuse de bonne aventure — meurtre étrangement annoncé par un homme, Mascouvin, qui tente ensuite de se suicider. Le second fil narratif concerne la personne de Le Cloaguen, un vieil homme apparemment sénile qui se trouvait enfermé dans la cuisine de Jeanne au moment du meurtre. Maigret est fasciné par ce personnage, ancien médecin brillant, maltraité par sa femme et errant dans Paris comme un vagabond. C'est le secret de cette famille que le commissaire met d'abord en lumière : en réalité, le vieillard, on l'a déjà souligné ici en notes, n'est pas Le Cloaguen, mais son quasi-sosie, un ancien clochard du nom de Picard, que la femme du véritable Le Cloaguen entretient et surveille pour continuer à toucher la pension que versait au défunt médecin un milliardaire argentin... Le commissaire comprend également que l'ancien vagabond se rendait chez Jeanne, la diseuse de bonne aventure, simplement parce qu'elle était sa fille.

Une tout autre piste conduit Maigret dans une auberge en bord de Seine où il débusque par hasard un escroc nommé Blaise avant de s'apercevoir que ce dernier est en cheville avec Mascouvin, l'homme qui l'a averti du crime.

À la fin du roman, en établissant un lien entre les deux affaires, le commissaire parvient à élucider le mystère entourant l'assassinat de Jeanne.

Cette intrigue extrêmement complexe amène Maigret à s'écarter de sa fameuse méthode, celle qui consiste à s'identifier à autrui et à préférer,

selon l'expression de Danielle Bajomée, aux indices matériels, les « indices existentiels »¹⁰. En effet, ce sont cette fois des indices on ne peut plus matériels qui lui permettent de dénouer les nombreux écheveaux qui se présentent à lui : une phalange coupée à la main droite du faux Le Cloaguen, une différence dans la hauteur de ses épaules, le fait que M^{me} Le Cloaguen ne possède pas de photos de son mari, le cadavre du vrai Le Cloaguen muré dans son ancienne maison, des brochets prétendument pêchés à l'hameçon alors qu'ils n'ont pas la moindre blessure, de la poussière sur des chaussures, des indications données par un notaire, un appartement trop richement meublé, le témoignage d'une bonne amoureuse et celui de la gouvernante d'un chanoine, des filatures, une publicité dans un café, etc. Certes, il n'est pas aisé de rassembler toutes ces micro-données afin de leur conférer un sens, mais pour ce faire, Maigret use de ses « petites cellules grises », à l'instar d'Hercule Poirot, et non de son empathie pour autrui.

Pourtant, le narrateur cherche à masquer cette déviance, comme s'il avait honte de voir le commissaire s'adonner à une enquête dans le genre de celles d'Agatha Christie. Il ne cesse, en commentant le récit, de se référer à la méthode qui a cours dans le reste de la série. Maigret le soutient dans cette tâche, en affirmant à plusieurs reprises, comme d'habitude, qu'il ne réfléchit guère : « Je ne pense rien » (p. 52) ; « Je ne crois rien du tout » (p. 72). Et sa célèbre technique est résumée de façon explicite par le narrateur :

Maigret a tout découvert seul, pour ainsi dire sans indices, ou plus exactement avec des indices que les autres ont négligés, avec, surtout, sa formidable intuition, sa faculté effrayante de se mettre dans la peau de ses semblables. (p. 105)

Il est vrai que le commissaire s'est intéressé de près à certains protagonistes de ces sombres affaires. Mais, pour changer de « peau », il lui faut choisir un hôte, un être susceptible de l'accueillir : en effet, de même que Simenon

¹⁰ BAJOMEÉ Danielle, *Simenon. Une légende du XX^e siècle*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2003, p. 44.

éprouvait des difficultés à créer plusieurs personnages à la fois, Maigret ne peut s'identifier à tous les acteurs en même temps. Or, le commissaire hésite entre deux possibilités d'identification, et il en rejette une troisième, qu'offre l'escroc, M. Blaise, appelé ici « l'homme aux broquets » :

Mascouvin... Le Cloaguen... Mascouvin... Le Cloaguen... Ce sont toujours ces deux-là qui reviennent au premier plan des préoccupations de Maigret... Même quand il essaie de penser à l'homme aux broquets... Toujours la silhouette de M. Blaise passe à l'arrière-plan, s'efface, peut-être parce que le commissaire n'a pas senti chez lui la même palpitation humaine... (p. 89)

Dans les faits, malgré cette déclaration, c'est surtout à Le Cloaguen que Maigret, ce « maniaque de la conscience » (p. 82), consacre son énergie mentale. Il faut dire que l'homme en question possède des attributs humains susceptibles d'intriguer le commissaire : cet ancien médecin brillant brimé par sa femme et vagabondant dans Paris vêtu d'un vieux pardessus digne d'un personnage de Beckett marie deux types sociaux très bien représentés dans l'œuvre et ayant notoirement fasciné Simenon : le médecin et le clochard. Il préfigure François Keller, « le Toubib » dormant sous les ponts de *Maigret et le clochard*. Aussi le commissaire a-t-il l'impression « que seul il est capable de découvrir l'âme de l'étrange vieillard » (p. 85). Et il se montre, il est vrai, plus perspicace dans la compréhension d'autrui que le juge d'instruction : celui-ci pense que Le Cloaguen est un fou, un dangereux psychopathe, et qu'il ne faut pas chercher plus loin l'assassin de Jeanne. L'erreur du juge est tellement flagrante que le narrateur n'essaie pas un instant de la faire adopter par le lecteur : en cours de scène, les expressions « en vain » (p. 96) et « bien entendu » (p. 96) étouffent dans l'œuf tout suspense à cet égard. Il faut noter en outre que, au début du chapitre, de façon assez originale, le narrateur s'adresse directement au juge d'instruction pour le morigéner :

Mais non, monsieur le juge d'instruction, Maigret n'est pas en train de se venger. [...] moralement, à côté d'un Maigret, vous êtes une jeune fille. Les livres vous ont

appris beaucoup de choses sur la nature humaine. Vous pourriez les réciter par cœur, mais cela ne compte pas [...]. (p. 94)

Le paradigme sous-jacent ne met pas ici face à face un enquêteur ne jurant que par les indices matériels et un autre qui ne se baserait que sur les indices existentiels, mais deux tenants de l'enquête psychologique : l'opposition est comme intériorisée, l'un s'appuyant sur un savoir livresque dévalorisé par la narration et l'autre sur un savoir de terrain. Maigret, dans ce contexte, est présenté ici comme doublement humain.

D'ailleurs, le juge, désireux de voir son diagnostic confirmé par une autorité intellectuelle, se fait accompagner par des experts-psychiatres. Ceux-ci sont donc ici rangés *a priori* dans le camp opposé à celui de Maigret. Mais Le Cloaguen a alors disparu et les médecins s'en iront sans l'avoir examiné : la confrontation est donc évitée et l'on ne saura jamais si les experts se seraient rangés du côté du juge criant « Au fou ! » ou du sensible commissaire. De ce point de vue, il est possible de relever tout de même dans la narration une réticence, qui correspond sans aucun doute à une ambivalence de Simenon. Celui-ci mettra en effet par la suite les deux cas de figure en scène. Dans *Maigret tend un piège* (1955), le commissaire s'appuie, pour attraper un assassin, sur les théories d'un psychiatre citant Freud et Adler, tandis que, dans *Les Scrupules de Maigret* (1958), au contraire, il éprouve un violent sentiment de rejet vis-à-vis des théories psychiatriques, à ses yeux livresques et contraires au bon sens.

Toujours est-il que Maigret « comprend » mieux le faux Le Cloaguen que le juge d'instruction, qui, en la matière, « juge » trop vite. Mais cette compréhension est limitée par les faits : il ne s'agit pas d'un *mystère psychologique* profond, dont Simenon pourrait *in extremis* taire le dernier mot pour laisser au lecteur la possibilité de construire sa propre opinion, mais bel et bien d'un *mystère dramatique* : un homme se fait passer pour un autre. Et la raison pour laquelle le dénommé Picard a accepté ce jeu n'a rien à voir avec les gouffres subtils de la psyché humaine : elle est purement

matérielle, comme les indices relevés petit à petit en cours d'enquête. Loin de susciter la réticence du narrateur, ce comportement donne lieu à une justification explicite :

Quand on a proposé au vieux clochard une vie confortable et exempte de soucis sous le nom d'un autre, [...] ce pauvre diable, fatigué de traîner sur le port et de coucher à la belle étoile, a accepté [...] (p. 115)

Le commissaire ne « découvre » donc jamais « l'âme de l'étrange vieillard », car Picard, le faux Le Cloaguen, est une case vide, un « bonhomme guère intelligent » (p. 115) qui, plus concrètement que Maigret, s'est mis dans la peau d'un autre, et cela durant des années. Et si l'ancien clochard est touchant à certains égards, son comportement semble anormalement froid, *a posteriori*, quand on apprend que la victime est sa propre fille...

Reste Mascouvin, le second sujet de préoccupations de Maigret. Ce personnage n'est actif que durant les premières pages : dès le deuxième chapitre, il tombe dans le coma à la suite de sa tentative de suicide et l'enquête se déroule en son absence. Dès lors, Maigret songe moins souvent à lui que le prétend le narrateur. Et si, cette fois, le mystère de sa conduite est bel et bien d'ordre psychologique, sa résolution est simple et ne suscite nullement la réticence de l'écrivain, qui la donne sans barguigner :

Pour tout comprendre, il suffisait de comprendre Mascouvin, le *malhonnête homme scrupuleux*, l'honnête homme qui a failli et qui est hanté par le remords. (p. 136)

À la suite directe de cette première explication, qui fixe, de façon essentialiste, en trois mots la personnalité d'un homme, Maigret en ajoute une seconde, qui, à nouveau, est on ne peut plus matérielle :

Il suffisait d'additionner, comme l'aurait fait un comptable, les recettes et les dépenses : ce que l'employé [...] gagnait d'une part, ce qu'il a dépensé pour l'éducation de M^{lle} Berthe et pour son installation, d'autre part...

Or, son traitement n'y a pas suffi... (p. 136)

Malgré cette comparaison avec un « comptable », le narrateur cherche encore à masquer l'aspect peu intuitif des déductions de Maigret : il met en scène la reconstitution sous la forme d'une rêverie solitaire, à l'arrière d'un taxi. Mais il se trahit en usant d'une métaphore révélatrice :

Il fume sa pipe... Il rêve... Il joue un étrange jeu où les êtres sont des pions et où il met patiemment chaque pion à sa place... (p. 136)

La pipe, la rêverie, les points de suspension, l'« étrange jeu » n'y font rien : le commissaire, connu pourtant pour ses dons d'empathie, est en train de considérer des êtres humains comme de simples « pions » à mettre en « place »... Exactement à la façon d'Hercule Poirot, selon la formule habituelle du roman à énigme — ce jeu d'échecs narratif et subtil...

Conclusion

Signé Picpus, s'il dénote dans la série, n'est pas pour autant, loin de là, un mauvais roman policier : le premier chapitre, quand apparaît le faux Le Cloaguen, est tout à fait captivant. De manière générale, la mise en place de l'intrigue est efficace. Et le cinéaste Jacques Fansten a bien saisi ces ingrédients dans la version qu'il a conçue pour la télévision¹¹. C'est la résolution du drame, comme souvent dans le roman à énigme, qui s'avère décevante.

Simenon, peut-être influencé par les conditions particulières de rédaction décrites dans la première partie de cet article, s'est essayé à construire une intrigue complexe en multipliant les personnages, les indices matériels et les

¹¹ Dans laquelle il s'amuse, à l'instar de Michel Lemoine au début de cet article, à multiplier les références au Tour de France.

mobiles sordides. Ce faisant, il n'a pas laissé à ses lecteurs le rôle d'herméneutes psychologiques qu'il leur confère d'ordinaire. Dès lors, ceux-ci se trouvent démunis au moment d'affronter cette sorte de dépression *post-partum* qui suit communément la découverte de la clé de l'énigme... *Signé Picpus* souligne ainsi *a contrario* la richesse de l'« esthétique de la réticence » dont use Simenon dans la plupart de ses romans.